



2015-n°3

**Elisa Marazzi, Corinna Norrick-Rühl, Nausicaa Dewez et Suzanne Dumouchel (dir.),
Vivre, lire, jouer**

« Relire le Catalogue de Parents pour les Enfants qui veulent
en changer de Claude Ponti »

Alexandra Poirier



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Alexandra Poirier est étudiante en première année de Master Littérature de Jeunesse à l'Université du Maine. Travaillant actuellement comme assistante d'éducation et maîtresse d'internat dans un lycée, elle espère pouvoir – un jour, peut-être – devenir à son tour auteure pour la jeunesse...

Lire un ouvrage « jeunesse » lorsque l'on est adulte, est-ce le découvrir avec ses yeux d'adulte, avec des yeux moins « jeunes » ? Est-ce regarder derrière soi – l'enfant que l'on a pu être – ou devant soi – l'enfant pour qui il reste tant à découvrir ? Au travers de trois axes de lecture et de trois regards à porter sur une même œuvre, nous tâcherons d'éclairer un peu les tentatives d'appropriation et d'adaptation, plus ou moins naturelles, réalisées par l'adulte désireux de s'attarder sur une littérature prétendument « réservée à la jeunesse »...

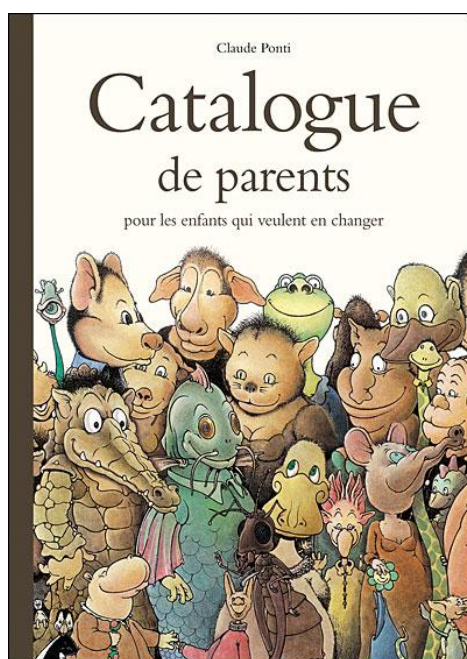
Si Peau d'Âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant.
Il le faut amuser encor comme un enfant¹.

Cette citation de Jean de la Fontaine semble établir deux constats majeurs : « *monde vieux* » et « *enfant* » – ce dernier seul encore à pouvoir être visiblement amusé – cohabiteraient par opposition, et l'œuvre de jeunesse – ici le conte – se destinerait avant tout à l'amusement... De ces constats peuvent alors poindre plusieurs questions : être adulte, est-ce seulement faire partie de ce « *monde vieux* » ? Être adulte, est-ce ne plus pouvoir être enfant, ressentir enfant, lire enfant ? (Nous-mêmes, étudiants, ne lirions-nous alors que pour analyser ou critiquer ?) Et la littérature pour enfant n'a-t-elle vraiment pour vocation que d'amuser, que de distraire ?

La littérature de jeunesse, parce qu'elle constitue une primo-littérature, une littérature du début, intervient très tôt sur nos chemins de lecture respectifs. La littérature pour adultes, en revanche, n'apparaît pour beaucoup que comme une littérature de l'aboutissement, de la compréhension pleine et mature : un enfant souhaitant lire un livre pour adulte n'aura vraisemblablement pas l'âge, pas les clefs pour aller au-delà de ce qui lui est possible de comprendre... S'installe alors une absence de réciprocité : un adulte pourrait tout lire, quand un enfant ne pourrait lire « que » de la littérature jeunesse. Est-ce à dire pour autant que cette dernière n'aurait pour unique vocation que de constituer une distraction en attendant de comprendre mieux, de comprendre plus tard ? Être adulte et se (re)tourner vers les livres pour enfants constituerait-il alors une régression de lecture ?

Pour tenter d'apporter quelques pistes et quelques réponses – hélas bien peu exhaustives – à ces interrogations, j'ai choisi de prendre pour étude un livre de Claude Ponti intitulé *Catalogue de parents pour les enfants qui veulent en changer*, et publié en 2008 par l'École des Loisirs.

¹ LA FONTAINE, *Fables*, « Le Pouvoir des Fables » (Livre VIII), 1678.



~ Lire comme un adulte lisant un livre pour adulte :

Le choix de ce livre pourrait tout d'abord pousser à considérer qu'il n'y aurait pas ici, en apparence, de « destinataire adulte » avoué : Claude Ponti écrit a priori « *pour les enfants* » seuls, et plus particulièrement « *pour les enfants qui veulent changer de parents* », qui souhaiteraient donc revendiquer le droit d'avoir le choix (de changer ou non, et de changer pour qui ?). Les parents – de par leur statut d'adultes placés ici sur la sellette – peuvent apparaître alors à l'exclusion de cette lecture... et cette lecture apparaître à son tour comme une confidence de l'auteur à l'enfant, comme un secret à conserver.

Ce serait omettre, cependant, le type d'ouvrage choisi par l'auteur (un catalogue, directement lié au statut habituel de l'adulte décideur, de l'adulte responsable, de l'adulte consommateur). En proposant à l'adulte, et plus spécifiquement au parent, de mettre ce catalogue dans les mains de l'/son enfant, Claude Ponti élève alors ce dernier au rang de « presque adulte », apte à décider par lui-même et pour lui-même, et déchoit l'adulte de son statut en l'enjoignant à (sou)rire de lui, à revenir sur lui, sur sa pédagogie actuelle ou à venir (fait-il ou fera-t-il seulement le poids face à ces trente-cinq parents de papier ?). Il pourrait sembler juste, alors, de considérer qu'entre « l'enfant-adulte » et « l'adulte-en-pâture », la lecture de ce catalogue ne soit un peu, au fond, qu'une histoire d'adultes...

~ Lire comme un adulte lisant un livre pour enfant :

Peut-être est-ce le statut apparaissant le plus naturel, le plus instinctif lors d'une première lecture de jeunesse... Ou est-ce, du moins, celui qui me correspondait le mieux lorsque j'ai moi-même découvert cet ouvrage il y a quelques années, dans le cadre de lectures à haute voix pour un enfant bien précis (« comme une adulte lisant un livre pour enfant à un enfant »). Ce dernier était alors plus attiré par les illustrations que par le texte, que j'avais pour ma part envie de découvrir et de lui faire découvrir. Je me souviens – et c'est un constat que je conserve toujours aujourd'hui, après maintes relectures, même solitaires – avoir alors été surprise par l'extrême richesse du vocabulaire et des concepts, poussant à l'explication, au « faire apprendre » (les « cinq mamans » ont des dons pour « l'astrophysique, l'herboristerie, l'ébénisterie-marqueterie, la biologie moléculaire... », les « cinq papas » pour « la spéléologie urbaine », les groseilles des « discrets » sont « épépinées » et les parents « kostodebabor » sont « épouillés »...). Surprise, également, par l'abondance de jeux de mots et d'expressions, de subtils doubles sens, comme glissés sans que l'on n'y prête trop d'attention (les « aventuriers » sont dotés de « couteaux suisses, belges et vosgiens », les « confortables » sont « très unis, sauf en options écossais, pied-de-poule, narine-d'orvet », et les « très méchants » ont un « caractère rifiant »...). Surprise, enfin, par une grande poésie (le paysage du/des « parent(s) d'enfant(s) orphelin(s) » est tour à tour « la maison des petits mots relus », « le pavillon des murmures » ou « l'escalier de la montée vers le ciel »...) et une grande tendresse, omniprésente, pour la relation générale – et même plus particulièrement établie via une lecture partagée – entre l'adulte/le parent et l'enfant (présent ou hypothétique). Cette richesse de langage et cette abondance d'idées apparaissent alors indispensables à l'élaboration d'une connivence entre les âges et les savoirs : en s'adressant à l'enfant (presque) comme à l'adulte, le transmetteur – auteur ou conteur – adulte voit en lui un récepteur à ne pas ménager, ne pas sous-estimer... Il le distrait et le nourrit, le fait rire et réfléchir. En (re)lisant ce livre pour enfant comme une adulte, je retrouve également un peu, à chaque fois, de l'innocence de la découverte, de la drôlerie que le texte a su transmettre aux enfants avec qui j'ai pu le partager par la suite : placée à cette époque en position d'adulte conteuse et – par le sujet même du livre – d'adulte dans la/les confidence(s), j'ai pu anticiper et recueillir leurs rires et leurs remarques (les « discrets » qui, « lorsqu'ils toussent, font le bruit d'un bébé araignée qui pète », ont su d'ailleurs collecter bon nombre de suffrages...). Tous m'ont ainsi aidée peu à peu à me dépouiller de mon regard adulte (et non de mon savoir, de mes souvenirs d'adulte) pour, le plus et le mieux possible, tenter de me rapprocher du leur. Un regard un peu plus neuf et un peu plus « blanc », peut-être plus attaché à la forme qu'au fond...

~ Lire comme un enfant lisant un livre pour enfant :

C'est ici qu'intervient alors la question la plus difficile à mon sens, car la plus éloignée de nous, de notre « moi » adulte même plus ou moins facilement acquis, même plus ou moins bien assumé. Contraint cette fois à expérimenter deux points de vue distincts, l'adulte peut, dans un premier temps, tenter de se mettre dans la peau de l'enfant général, de l'enfant actuel, de l'enfant qu'il connaît, voire même de son enfant, puis, dans un second, de se remettre dans sa propre peau, dans la peau de l'enfant qu'il a été (ou du moins, qu'il pense ou se rappelle avoir été). Dans les deux cas, sa réception de l'œuvre ne peut que se montrer différente, parce que des années ont passé, parce que les temps ont changé, parce que des leçons ont été apprises... L'adulte tentant de retrouver un œil d'enfant considère-t-il les illustrations comme un support du texte ou comme un prolongement du texte ? En tant que son enfant ou qu'enfant autre, se reconnaît-il (ou pense-t-il qu'il se reconnaîtra) dans le portrait des « *trankilous* », des « *compliqués* », des « *tetenlères* » ? Et en tant qu'enfant passé, reconnaît-il ses parents dans ceux des « *très méchants* », des « *enveloppants* », des « *fils de fer* » ? S'il sourit ou grimace à la lecture, est-ce par nostalgie ou par constat ? Et puis, se mettre dans la peau de cet/son enfant, est-ce finalement faire semblant (faire « pour de faux ») ou (re)trouver vraiment le véritable enfant ?

À la question « *Comment définiriez-vous l'expression « auteur-jeunesse » ?* », l'écrivaine Marie-Aude Murail répondait en 2012 « *C'est quelqu'un qui croyait être lu par les enfants et qui s'aperçoit qu'il est lu par les parents.* ». Que l'on soit alors adulte « enfant-auteur » ou adulte « enfant-lecteur » la littérature de jeunesse ne nous permet-elle pas finalement de sortir un peu de nos sentiers d'adultes pour continuer à nous laisser surprendre... ?